



Guy Vaes

Mes Villes



essai

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2013 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Première édition : Jacques Antoine, 1986

ISBN : 978-930646-76-3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Guy Vaes

Mes Villes

essai

Postface de Bart Vonck



Londres
ou
le labyrinthe brisé

à ma mère

J'ai vu la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait, je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore... Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de brique traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leur désir frémissant d'amour, de faim et de haine... Je parle de Londres.

Henri HEINE

La physiologie de Londres, le plus grand sujet qui se puisse concevoir.

Arthur MACHEN

Plus qu'en nul autre lieu, on sent à Londres la présence du monde invisible.

Adrienne MONNIER

I

Je vis un labyrinthe brisé, c'était Londres.
J.L. BORGES

Bien avant que je m'y sois rendu, Londres couvrait dans chaque lieu où me conduisaient mes loisirs et mes occupations. À l'exemple des tavelures que l'humidité fait sourdre d'un mur, il arrivait que la perspective de Ludgate – alors que j'étais assis à la terrasse d'un café d'Anvers – crevât tout à coup les façades usées par mon regard. Elle ne différait en rien de la gravure de Doré qu'on voit dans l'ouvrage de Blanchard Jerrold sur Londres. Plus encombrée qu'une gorge alpestre enserrant les cohortes d'Annibal, que ne charriait-elle pas ? Une flottille de radeaux à bancs – impériales à gibus qu'entoure l'ondulation des fouets de conducteurs –, des cabs où l'on pouvait se croire en bathyscaphe, un corbillard dont l'austère occupant était plus secoué que de son vivant, des maraîchers traînant le butin dérobé aux branches de septembre ; puis un troupeau de moutons gros de gilets tièdes et de tapisseries à sujets mythologiques, une foule de commis portant des plateaux sur leur tête et des femmes – des femmes profondément reléguées sous leurs falbalas et dont les cuisses n'existaient que par ouï-dire. Et, à hauteur de maison, un chemin de fer lourdement aérien, striait de wagons (la gravure de Doré est si précise qu'on les entend) un pêle-mêle de clochetons, de

flèches et de bulbes, tandis que, tel le sceau d'une lettre de jadis, Saint-Paul s'efforce de rallier à soi tant de voies – et une fumée moins rassurante que celle des ostensoirs l'enfonce un peu plus chaque jour dans l'épaisseur des âges.

Mais je suspectais Londres de m'envahir par des chemins plus détournés encore. Ce pressentiment acquit bientôt le poids d'une certitude. L'émotion que j'éprouvais à surprendre son nom, ne révélait-elle pas une influence souterraine, continue ? C'eût été surestimer les pouvoirs de la littérature que de la croire capable de mettre en vous cette faim de gens et de rues ; d'autant plus que je n'éprouvais nulle peine à tempérer mes illusions sur la sociabilité des Anglais et le style de leurs habitations. Je n'espérais donc rien de la beauté de Londres, mais plutôt du dépaysement qui annonce qu'on n'était pas chez soi au pays natal. Quant au fait d'être averti de ces défauts et de les admettre à part soi (niet-on un climat détestable, une laideur que la photo ne peut dissimuler, une réserve compassée dont il existe trop d'exemples ?) j'y voyais la garantie que mon désir ne se parait d'aucun exotisme ; mieux : il ne pouvait s'agir d'une fringale d'évasion, mais du retour à un lieu qui ne s'embarrassait ni de lagunes ni de palais à la volée. Aussi l'obstination de ma ferveur m'incitait-elle à croire que Londres par ses appels m'avait davantage travaillé au cours de moments d'inattention que lors de rêveries éveillées. Comme les slogans que la publicité glisse entre deux images d'un film anodin, et qui, l'espace d'un centième de seconde, impressionnent la rétine mais non l'esprit. Le subconscient renouvelle alors le rôle du cheval de Troie.

Je m'étais promis de n'aller à Londres que si l'occasion s'offrait d'y vivre au moins trois mois. Plutôt que le travail, la

chance devrait m'en procurer les moyens, car mon aversion pour le travail est si puissante qu'elle gâte jusqu'aux plaisirs qu'il peut me procurer. C'est ainsi qu'un délai de dix-sept ans – je situe les premiers appels à l'époque de l'adolescence – me valut des réminiscences de Londres avant de m'y trouver.

À l'origine, il s'agissait d'impressions très brèves et qui me venaient – on s'en doutera – durant des vacances brèves, également. Agenouillé près d'une rivière, je retirais brusquement la main de l'eau, me rappelant une lettre de Verlaine à Rimbaud où la Tamise est comparée à un goguenot qui déborde. À ce geste, qui appréhendait Londres avec plus de vérité que de romantisme, un regret succéda. J'étais dans la province de Luxembourg. Des coteaux pour convalescents domestiquaient la hauteur ; une truite fustigea le ras de l'air ; des gazons rassurants niaient une capitale hérissée de pointes comme un oursin.

Des années plus tard, je descendais l'escalier d'un hôtel autrichien. Boiseries couleur de tabac blond, tables solides pour appétits frustes, la salle à manger se consumait sous des facettes de diamant. Le matin chauffait à blanc les fenêtres ; il avait dû répandre cette neige comme l'aéronaute son lest afin de se détacher de la nuit. Toutes les promenades de la journée se présentaient là, saisies dans l'étourdissante clarté de cette nue effondrée, crissante sous les doigts et montant jusqu'aux genoux ; toutes les escalades, les pauses à mi-chemin, les rencontres et les rires s'y trouvaient bloqués : images d'un proche avenir dans une boule de cristal.

Et ce fut la retraite dans la salle de séjour. Puis les magazines à filles bronzées, les journaux d'une langue désapprise, ma

première lecture du *Rouge et le Noir* et la surprise de constater qu'il existait un Alexandre Dumas père à l'usage exclusif des grandes personnes. Vint le jour suivant. Les plaisirs qu'on se proposait n'étaient toujours pas dégelés mais chambrés dans ce silence paroissial. Ce furent, à nouveau, Julien Sorel, Mathilde de la Mole (ce personnage laissé en blanc), les volte-face d'un arrivisme maigrelet, la lumière de Paris filtrée par le papier jauni de l'édition Garnier, les repas dans une salle éclairée du dehors et la nuit prompte à tomber sur les auvents.

Alors le désir de Londres me reprit.

À cause peut-être du reflet des lampes sur les boiseries, de cet hiver improvisé en mai et des rares pensionnaires qui, dans la salle de séjour, fumaient ou lisaient près d'une cheminée sans feu. Attendaient-ils que résonnât le marteau de la porte ? Écho venu de maints chapitres de Dickens ! Quelque chose brisa ma torpeur. Dans l'obscurité des vitres, une ruelle eut l'air de se préciser ; elle empruntait sa forme aux murs bas des arrière-cours et l'ocre des lambris avait déteint sur les pierres ; d'un côté l'on distinguait des frondaisons en vague d'Hiroshige, de l'autre, des maisons au dessin hollandais. Ce fut le regret autant que le dépit de ne pas me trouver là qui dégagea, peu à peu, une perspective.

Quoiqu'il me semblât limité de toute part, le vide de la rue devait trouver une sortie dans le fond, sur le côté, car l'ombre d'un réverbère invisible y révélait un tournant. Mon regard aboutissait à un petit temple au péristyle à colonnes que surplombait un cône ; sa façade, occupant la largeur de la rue, laissait subsister ma première impression ; celle d'apercevoir une impasse. L'après-midi avait d'un rayon la blancheur de l'église

et la rendait plus proche que l'extrémité des murs bas. Sa façade n'en formait pas moins un angle avec le mur de gauche. Ou bien la singularité paisible de l'édifice avait-elle forcé mon attention ?

Dans le même temps que m'étreignaient cet isolement sans abandon, cette intimité d'arrière-cour où se décantaient, à la faveur d'un ciel voûté, les premiers dimanches de l'automne, des pensées sans ordre situèrent la ruelle sur des plans différents. Vermeer aurait pu la peindre. Ne s'enveloppait-elle pas de la lumière patinée de la *vue de Delft* – lumière réfractée par l'intérieur rosâtre d'un coquillage et qui enclôt une variété d'espaces que la hauteur de midi ne connaît pas. À moins qu'elle ne tirât son halo des allées et venues de Paul Somerset ou du prince Florizel, ces deux héros des *Nouvelles Nuits d'Arabie* de R.L. Stevenson, pour qui les ruelles de Bagdad se recourent à l'infini comme les ruisseaux de la pluie sur une vitre et pourraient s'emboîter dans celles de Londres. Le cinéma n'était-il pas à l'origine de cette vision ? Ou quelque symbiose entre la littérature, l'imagerie et les fabulations de la curiosité ? Oui, ce devait être plutôt une symbiose, car une réminiscence seule n'eût point suffi à multiplier mon impasse à l'échelle d'une ville, et n'était-ce pas sur cette intuition que s'achevait mon examen ? Si j'ai pressenti, ce soir-là, et plus tard dans quelques cités nordiques, le thème du labyrinthe, je n'en ai pas fait immédiatement le sujet d'une réflexion. Ce n'est qu'à force d'entendre comparer la magie de Londres à celle d'une très antique cité orientale, que ce thème me revint – et l'identité de Londres et de Bagdad acquit du poids.

On a comparé Londres à Babylone, mais je préfère Bagdad, plus proche de nous et que les *Mille et une Nuits* révèlent

populaire et magique, où le savetier, le marchand et l'écrivain public individualisent l'ordre social jusqu'à l'intimité. Dans sa *Défense du Roman policier*, G.K. Chesterton admire le détective qui parcourt la capitale avec l'aisance et l'allure mystérieuse d'un prince de contes de fées. Stevenson entrevoit l'hiéroglyphe que dessinent le va-et-vient des passants et le tracé des rues, et il évoque le Bagdad du monde occidental. Et n'est-ce pas Arthur Machen, créature des grands fonds, plutôt que l'un de ses personnages, qui glorifie Londres dans *Un fragment de vie* et voit se transfigurer cette « ville des Mille et une Nuits, avec le labyrinthe enchanté de ses rues, ses longues artères éclairées par des constellations de lumières, et ses immensités, image de l'univers sans limites ». Car « Londres à ses yeux était devenu Bagdad, et devait se transmuier en Sion, ou, selon les termes d'un ancien document, en la Cité de la Coupe Sainte ». Si Verlaine, dans une lettre à Rimbaud, compare Londres à une cité biblique, ce n'est que pour ajouter un élément viscéral. C'est encore sur la noirceur et l'énormité de la ville qu'insiste Mr Micawber, lorsqu'il se fait le cicérone de David Copperfield et le met en garde contre « les dédales de la moderne Babylone ». C'est toujours le creuset des *Mille et une Nuits* que ressuscite le Londres, « aux mille tours, aux mille dômes », qu'aperçoit un personnage des *Vagues* de Virginia Woolf par la fenêtre d'un train. Quant aux histoires de fantômes, véritables amusegueules qui réclament et du punch et un décembre aux serrures verrouillées ; aux gravures de Doré et aux lithos de Gavarni, elles reprennent toutes le fil tombé des mains de Thésée, célébrant à leur façon un dédale où le risque de métamorphose est plus imminent que le coup de poignard.

Dans le temps, Londres et Bagdad ne sont séparés qu'au

regard de la connaissance historique. Dans l'espace, du point de vue de l'aventurier citadin du siècle passé, qui battait le sol de Londres de sa canne à pommeau, cet intervalle, éprouvé par la sensibilité, était moins une distance que la seule mesure capable d'identifier les deux villes grâce à ce qu'elles offrent en commun : une promiscuité sans faille en dépit des castes, le coude à coude de marchands que la tradition distingue les uns des autres comme le ferait un travesti, la difficulté de saisir l'ensemble à cause du foisonnement des détails, et, dominant ces traits déjà remarquables, la possibilité de voir surgir n'importe qui et de se développer n'importe quoi. Telles sont du moins les conclusions de la sensibilité. N'en décèle-t-on pas le fil ininterrompu dans les *Mille et une Nuits* et les fantaisies rigoureuses de Stevenson ? L'archéologie serait impuissante à le nier, elle qui ne se préoccupe pas de la perception. Et si j'écris *perception*, c'est que je songe à l'*aujourd'hui* du calife déguisé en marchand ; car ce double du prince Florizel ne dut pas être surpris qu'il existât des minarets, des jardins suspendus et des arcades sans fin – constructions désormais fabuleuses –, encore que, de son temps, le spectacle de la vie nocturne pût le déconcerter. C'est parce qu'un même ordre de relations entre l'homme et la cité l'émerveille, et non pas les choses isolément prises, devenues sujets d'analyse ou de comparaison, que le héros de Stevenson identifie Londres avec Bagdad. Seule une différence, si minime soit-elle, peut nous garantir un sentiment d'identité.

Mon expérience londonienne, à supposer qu'elle eût lieu, serait donc celle de l'unité organique *homme-ville*, captée dans l'immédiat de la perception.

Sept ans passèrent. À l'abri de l'averse sous une arcade, je

regardais l'Arno, énorme flaque allongée d'où émergeaient des îlots d'herbes, et me jurai que ma mémoire resterait fidèle à ce pont incrusté de boutiques, sorte de couloir de formation calcaire où des bernardl'ermite, sinon quelque espèce à carapace, s'étaient agglutinés jusqu'à ce que l'âge, le sel et la poussière, les eussent incorporés à une forme dont le dessin initial se serait perdu. Mais quelle difficulté pour rendre ma tête disponible ! La présence du Ponte Vecchio m'arrivait filtrée par des images encore trop vives : les lances des guerriers d'Uccello, entrecroisées comme les rayons des projecteurs de la d.c.a. le relief orange des palais imitant l'intervalle entre deux coups de tonnerre ; et ce resserrement visible de toute chose qui prête à Florence une chaleur que la pensée éprouve mieux que le corps. Bien que je n'eusse pu la justifier, cette qualité me *rappelait* l'Angleterre.

Florence m'émut donc, mais plutôt à la façon d'un paysage que d'une ville. Sans être inhumaine, la pierre y dominait l'homme. Elle rendait la foule anonyme, et quand je m'attachais à cet aristo porté par ses loisirs, à ce violoniste de brasserie, ou encore à cette Florentine que se disputaient les cuirs d'un étalage, je m'apercevais combien les habitants étaient inférieurs au site – friables, sur le point de passer. Dans l'aparté des *piazze* – parfois un lys d'eau y tressaille –, je découvris des édifices plus modestes et des maisons de rapport. Ce n'est qu'après les avoir détaillés que se précisait, non pas l'image d'un locataire, mais d'un groupe au rang social plus ou moins défini ; et, même si quelque bizarrerie extérieure m'annonçait une présence individuelle, c'était en définitive toujours sur un groupe que je tombais – petite masse amorphe et plus nébuleuse que les foules de nos rêves. À la longue ne subsista plus que la satisfaction esthétique.

J'attribuai d'abord cette limitation à ma fatigue nerveuse plutôt qu'à une exigence ; puis, à la longue, un pressentiment se manifesta que j'hésitai à concevoir. Londres, ne serait-ce pas la projection de l'interdépendance de toutes les fonctions sociales, interdépendance poussée jusqu'à la caricature à cause de la simultanéité absolue de ses facettes ? Si Londres exprimait ce phénomène, alors la primauté de l'esthétique ne serait plus, ailleurs, qu'une valeur au rayonnement réduit, un palliatif de l'incapacité de vous combler par des scènes de tout genre, puisées dans le quotidien, et qui, sans cesse renouvelées, englobent dans leur unité fugace mais parfaite plus de rapports qu'une œuvre d'art. On aurait alors une esthétique londonienne, issue de la force du lien entre les maisons, ce qu'elles abritent visiblement, les passants et la sensibilité de l'observateur. Esthétique dont l'équivalent existe sur le continent, sans aucun doute, mais sans cette urgence dans l'expression qui transforme une possibilité en circonstance autonome. Car une maison de Londres doit être circonstance ; une église du XVI^e siècle, événement à cause de la singularité de son voisinage.

De retour à Anvers, j'écrivis un poème sur Florence, et, m'interrompant de temps à autre, j'imaginai le plaisir que j'aurais à en écrire un sur Londres. Mais une phrase de Cyril Connolly me revint : « Londres est fait pour la belle prose comme Paris pour la poésie ou la musique ». Cette phrase, tirée de la préface à un choix de pages sur Londres, prélude à une série de restrictions qui prive la ville de son mystère, donc de tout attrait. L'union du mérite littéraire et du redoutable bon sens de celui qui voit dans Londres le produit de fabulations romantiques, la simplicité du ton jointe aux allusions au *blitz*, qui aurait nivelé les rares

endroits justifiant un séjour, n'avaient-elles pas le poids d'une réalité ? Si ce texte fortifia quelquesuns de mes doutes, je lui opposai comme argument la sensibilité de son auteur. Connolly est frileux de nature, il a tendance à se rapprocher du sud et son amour de la bonne chère accentue son côté libéral (oui, libéral plutôt que jouisseur). Sa paresse réclame un climat favorable et son goût du confort, une demeure classique dans un site émollient. De tels penchants me le rendent suspect. On les retrouvera exprimés dans un livre auquel je tiens cependant beaucoup : *Le Tombeau de Palinure*. Sa sensorialité recèle le bouquet, irremplaçable malgré sa richesse statique, des expériences que l'on réserve à son usage ou à celui des *happy few*, vivant calfeutrés dans une soie qui menace à chaque instant de se défaire. Tout cela est d'un égoïsme bienfaisant et le serait encore plus, à mes yeux du moins, si la préférence de Connolly pour la Méditerranée n'eût pas été partagée par la masse des bourgeois. On l'a remarqué : tout lieu n'existe que dans sa relation avec un visiteur.

Connolly ne m'ôta donc pas la certitude qu'un roman, si transposé soit-il, peut contenir des échappées nullement imaginaires sur une ville existante. Je n'ai d'ailleurs jamais compris qu'on accordât un rang élevé à un mode d'expression que l'on tient pour mensonger. Cela rappelle l'attitude du seigneur qui se laisse tutoyer par son bouffon, ou celle, plus inconsciente, du bourgeois qui s'intéresse à l'art, y sacrifiera argent et loisirs, mais invitera un auteur afin que ses propos, à l'heure où le tabac altère le goût des vins, surprennent des hôtes que leur propre imagination n'a jamais troublés. Certes, il arrive constamment que la littérature transpose ou déforme, toutefois le vrai lecteur est un déchiffreur pour qui un roman, qu'il soit de